

**Frédéric Miquel**

**Nous avons fait de vous un professeur  
Paroles d'élèves (1989-2019)**

Il a fallu presque trente ans pour que la question : « Comment m'ont-ils élevé ? » se détache avec clarté de celle qui la portait en gestation : « Comment les élever ? ». Sous la surface mouvante de l'eau, les images du fond, d'abord invisibles, remontent jusqu'à la conscience. Peu à peu, comme dans l'obscurité, le regard acquiert lucidité.

Aujourd'hui, des fragments de rencontres révèlent celui que je suis devenu. Ces élèves et étudiants, ces innombrables enfants, adolescents et adultes, je les ai côtoyés dans les écoles, les collèges et les lycées, en BTS, classes préparatoires, élèves sous-officiers pendant mon service militaire, étudiants de licences et masters – encore aujourd'hui – ou membres de l'atelier d'écriture que je co-anime ; je les ai aussi observés comme chargé de mission littérature en académie et maintenant comme inspecteur pédagogique régional. La paternité s'est entretemps mêlée à ces expériences. D'autres aventures de l'âme aussi.

L'ensemble ainsi édifié doit bien sûr beaucoup, d'abord, à ce que ces « apprenants » n'auraient jamais pu m'apprendre, et que j'ai reçu de la vaste communauté de mes professeurs, formateurs, collègues et supérieurs, ainsi qu'à mon propre travail : les savoirs didactiques, les principales mises en œuvre pédagogiques et le soutien quotidien, essentiel à la survie de l'enseignant. Sans eux, sans les conditions qu'ils ont réunies pour m'offrir l'enthousiasme qui, parfois, traverse même les épreuves, dont certaines proviennent précisément de contacts rugueux avec les jeunes, jamais je n'aurais pu ouvrir les yeux sur ce qu'il m'est à présent nécessaire et heureux de découvrir, à savoir le rôle déterminant joué par les élèves dans mon évolution professionnelle et personnelle. Comment m'ont-ils élevé ?

Comme je sais que tous ceux dont je vais parler n'ont généralement pas eu plus que moi conscience de ce qu'ils formaient en moi, comme c'est à présent leur reflet que je perçois, je choisis de leur donner cette parole rétrospective et chorale où chacun fera entendre sa voix dans la mienne, en signe non pas d'exemple ni d'emblème, mais d'hommage et de partage : tissage de leurs mots et de mes mots, dans un enchevêtrement qui demeure encore, pour moi, apprentissage vivifiant.

\*

« Ce n'est pas nous qui avons déterminé votre vocation. La rencontre fulgurante d'A., pendant vos études de littérature, vous a immédiatement orienté vers un métier, et ce fut celui de professeur, pour lequel votre réserve et d'autres projets, entre nature et édition, ne vous avaient a priori soufflé aucune prédisposition. Vous voilà donc, contemplatif, propulsé dans une classe sans autre légitimité que ces quelques années universitaires sanctionnées par un concours national très théorique.

Nous vous attendons avec, au mieux, nos « A quoi ça sert ? », mais plus souvent ces bruyants « Ça sert à quoi, ce cours ? ». Vous devrez chercher la réponse ailleurs que dans la lettre des programmes successifs ou dans l'intérêt pour la réussite à venir de ce qui ennueie pour l'instant et que l'on nous vend avec des « Tu me remercieras plus tard ! ». Il faudra affronter cette interrogation, quotidienne, obsédante, pour nous donner des motifs de jouer le jeu des disciples disciplinés ! Ne pas éluder, mais nous rejoindre là, surtout ceux d'entre nous qui n'étions pas tartinés chaque matin par leurs parents de la confiture du devoir. Nous vous avons appris à dépoussiérer les évidences et à tenter de rafraîchir les épidermes collés six heures par jour à du mobilier scolaire. Vous avez vite compris qu'un cours ne se résume pas à transmettre une culture en appliquant des techniques : c'est une nourriture pour le présent, profonde et fortifiante, qui nous fait grandir. Le sens, comme le sang, doit faire sa demeure en nous.

Je suis C., l'adolescente de 3<sup>ème</sup> qui éternue aux éclats et ne peut s'empêcher de communiquer à toute la classe, au moment même où elles surgissent, ses moindres sensations et réactions. Je soupire aussi très fort en entrant dans votre salle. Je suis fière de vous avoir fait comprendre – mais étais-je la première ? – que les guéguerres pour m'imposer silence et respect étaient perdues d'avance, je les remportais déjà toutes à la maison. C'est en venant me chercher là où j'en étais très précisément que vous m'avez récupérée pour le reste de l'année. Vous vous rappelez ? « Qui veut jouer le rôle d'Antigone? – Moi !!! – Cela te convient parfaitement, C. ! – Ah bon ? » Et j'ai lutté contre Créon et le monde entier.

Moi aussi, L., élève de 6<sup>ème</sup>, lorsque je vous ai dit que votre conjugaison de l'imparfait avait dû changer depuis l'année précédente et que, de toutes façons, toutes les orthographe étaient correctes à condition que l'on comprenne ce que

voulait dire la phrase, vous avez saisi que l'argument d'autorité n'était d'aucune utilité pour combattre les préjugés et les erreurs. Au contraire, il fallait en débusquer la logique afin de voir à quel endroit ils bifurquaient du sens commun.

Et nous ! Rédaction, sujet d'imagination. Dix élèves sur trente ont raconté les dernières minutes du condamné à mort de Victor Hugo en concluant par « Je suis mort », ce qui a, au début, épuisé votre stylo rouge – ou vert ? – puis, après réflexion, votre effaceur blanc pour supprimer vos premiers commentaires : vous veniez d'accepter une autre manière de voir les choses que celle qui figurait dans vos critères de correction. Après tout, la littérature que vous lisez et les films que nous aimons ne refusent pas la possibilité du merveilleux ni du spirituel. Le grand Hugo aurait approuvé ces nouveaux critères d'évaluation !

C'est d'ailleurs assez tôt dans votre carrière que vous avez relativisé le sens des notes en constatant combien, derrière leur rôle stimulant et révélateur de notre niveau, elles avaient le pouvoir dévastateur de nous rendre stupidement orgueilleux, désespérés, jubilatoires, méfiants, individualistes, trompeurs, défaitistes, négociateurs. Nos réactions tordaient dans votre esprit l'image que vous souhaitiez avoir d'une humanité d'élèves. Oui, vous avez conservé ce système d'évaluation, mais en évitant tant bien que mal de vous soumettre à ses implacables calculs qui tuent l'esprit.

Dans le même temps, plusieurs d'entre nous vous ont persuadé que l'attention et l'affection portées aux élèves contribuaient à leur désir de progresser voire à leur réussite. « Aime et fais ce que tu veux » : c'est à nous que vous devez de redire souvent cette maxime.

Vous rappelez-vous de moi, N. ? Vous m'avez consolée après un de vos cours où vous aviez parlé de la mort, au moment où à seize ans je venais de perdre mon père... Je venais de vous faire comprendre que les sujets abordés ne devaient pas oublier les personnes qui les recevaient, parfois de plein fouet.

Vous m'avez aussi écoutée, quelques années après N., alors que mes parents se déchiraient et que vous avez intitulé mon écrit libre « Vide famille » : je me suis mise à travailler, pour vous.

Quinze ans plus tard, en collège, vous avez vanté mes qualités auprès de mon père qui m'élevait seul et passait son temps à me rabaisser. Il vous a dit, devant

moi : « Eh bien, prenez-le avec vous ! » et je me suis senti mieux en classe et ailleurs, même si je n'ai pas travaillé davantage pour autant...

Le jour où, probablement par timidité, vous avez osé un premier calembour en classe, vous avez mesuré à l'aune de notre plaisir l'importance du sens de l'humour dans l'enseignement : le rire est offert en partage et vient huiler le sérieux du travail. Ce constat vous a rendu service plus d'une fois. Tous les vendredis, de 15 à 17h, dans ce préfabriqué sordide, nos deux classes de 1<sup>ère</sup> STI étaient réunies pour suivre votre cours. Vingt-neuf garçons et une fille entassés là, mêlant leurs tensions et leur désintérêt pour la littérature et la langue, deux heures avant la fin de la semaine scolaire... Pour surmonter l'épreuve que vous redoutiez, vous avez imaginé un stratagème issu de ce que nos prédécesseurs avaient formé en vous : dès les premières minutes du cours, vous glissiez une digression commençant par « D'ailleurs, cela me fait penser à une histoire drôle... » et, à notre demande insistante, vous promettiez de nous la raconter, mais seulement à la fin du cours, si nous avions eu le temps d'aller jusqu'au bout, donc si nous avions été suffisamment attentifs ! C'est ainsi que nous régulions nous-mêmes la discipline, limitant les bavardages pour avoir le temps d'écouter « la blague du prof ». Si nous avions su que, la veille au soir du rituel, vous prépariez, avec le cours, le choix de cette histoire en consultant anxieusement des anthologies comiques, votre spontanéité nous aurait moins impressionnés. Un jour, des années après, je vous ai croisé dans la rue et vous ai dit que je me souvenais encore et surtout de vos jeux de mots. Cela a eu l'air de vous faire moyennement plaisir.

C'est en jouant au foot chaque semaine à l'heure du déjeuner avec des étudiants de notre classe de BTS « plasturgie » que vous avez légitimé l'apprentissage de la synthèse de documents ! Il se jouait là beaucoup plus que vous ne pensiez, et cela est ensuite devenu, en Zone d'Éducation Prioritaire puis ailleurs, une méthode authentique. Le cours ne devrait jamais délaissé la cour...

En devenant inspecteur, vous avez pu nous visiter chez nous, dans le cadre de l'instruction à domicile et, pour d'autres missions, dans les bidonvilles de nos campements roms. Vous avez pris plus que jamais conscience de la réalité que nos professeurs ne font bien souvent qu'imaginer ou fantasmer, quand ils ne refusent pas de la prendre en compte : notre vie quotidienne hors de l'école gagnerait à être

beaucoup mieux connue et comprise, tellement, dans toutes les situations, nous sommes imprégnés de nos identités multiples.

Venus de Roumanie, « non scolarisés antérieurement » comme vous dites, nous avons parfois accumulé des « déficiences acquises », que vous devez absolument cerner pour nous aider à avancer, avec les autres. Nous vous l'avons martelé devant les kolibas à l'extérieur délabré.

Ne perdez pas le goût de notre vie, de nos familles, de la médiation. Bienvenue chez nous, dans ces moments d'inclusion auxquels vous devez de saisir bien des pans de votre métier et de votre existence.

Nous vous avons rapproché de nos parents, sans lesquels vous ne pouvez rien faire de durable. À travers notre visage, que vous voyez quelques heures par semaine, nous vous avons amené à voir ceux des personnes qui nous font sourire ou souffrir – comme mes parents terribles, moi le collégien mal dégrossi qui ne me lavais plus – et, plus souvent, accompagnent douloureusement notre scolarité chaotique marquée par le handicap – pensez aux mères-courages, celle de mon autisme et celle de ma dyslexie – et par la mélancolie : je vous avais dissuadé de convoquer ma mère, car elle avait déjà tant de problèmes à résoudre que l'exposé de la médiocrité scolaire de son gentil lycéen de S. l'aurait davantage plombée. Merci de ne pas l'avoir fait.

Je suis D., que vous avez blessé par des paroles publiques, en classe, qui méprisaient les valeurs viriles que mes proches vénéraient et que le collègue redoutait.

Nos yeux marrons, bordés de longs cils poussés outre-Méditerranée, vous éclaboussaient du désir intense de réussir ici une vie de femmes libres. Ils vous ont bousculé et tiré des routines enseignantes pour rehausser çà-et-là vos séances de l'urgence cruciale du temps à enrichir et à féconder. Vous pouviez, vous deviez prendre part au changement de nos vies de lycéennes. Edifiant, non ?

Élève de 3<sup>ème</sup> dans la ville la plus pauvre de mon département, bien des années plus tard, j'étais moins stressé que ma prof de français que vous veniez inspecter. Je ne sais plus pourquoi j'ai dit cela, qui vous a laissé un souvenir impérissable et que vous avez depuis si souvent rapporté, comme le signe d'un coup de pied donné au déterminisme social, mais un coup de pied théorisé de l'intérieur, par un élève : « Madame, oui, je crois que, comme dans la tragédie antique, notre

destin est déjà écrit... mais je crois aussi que nous avons tous une gomme pour l'effacer et le modifier. » Avouez, je vous ai comblé d'espérance et ce vaccin n'a jamais cessé de faire effet en vous.

Tous les deux, nous ne nous sommes pas signalés à vous par la sagesse de ce jeune philosophe ; pourtant, nous vous avons impressionné par notre courage et délivré un exemple qui dépassait vos forces, vous traçait un chemin à imiter et à partager pour ouvrir vos yeux et ceux de vos collègues sur les ressources inouïes de nos générations d'élèves et étudiants, que vous regardez d'habitude comme des jeunes pousses à cultiver par vos mains expertes.

Mon nom signifie « Petite fleur ». Je manque la rentrée de 5<sup>ème</sup> car mon père vient de mourir subitement. À mon retour, deux semaines plus tard, c'est moi qui console tout le monde, ce sont mon sourire et ma maturité qui vous marquent. Vous pensez qu'à ma place vous auriez renoncé à vouloir.

Nous nous sommes rencontrés dans le Centre d'Accueil et d'Orientation pour migrants installé à deux pas de chez vous. Vous veniez nous donner quelques cours de FLE, dans une petite pièce de préfabriqué indigne de nous. À trente ans, né officiellement un 1<sup>er</sup> janvier, comme d'ailleurs tous mes compatriotes soudanais ayant fui les massacres du Darfour, moi Sh., j'ai appris votre langue avec sérieux, persévérance et sérénité. Mon sourire, lui aussi, vous a ouvert d'admirables paysages humains où nous tissons ce qui nous unit et nous dépasse. Depuis, mon parcours universitaire en FLE puis en économie-gestion continue à vous émerveiller, à vous donner confiance en l'humanité et en l'enseignement. Vous voyez en moi un modèle pour tous les « élèves allophones nouvellement arrivés » dont la scolarisation en France constitue une de vos missions actuelles. En considérant mon parcours, mais aussi celui de tous ceux que vous avez plus ou moins accompagnés – les Soudanais Ab., Az..., les Afghans et l'Érythréen H., beaucoup moins motivés ou doués que moi, vous avez réfléchi aux rythmes d'apprentissages de chaque « apprenant » et à la patience que doit revêtir tout éducateur.

Qu'ils vous aient précédé ou que vous les ayez suscités, vous avez pendant toutes ces années observé l'éclosion de nos talents exceptionnels qui ont formé le regard plein d'espérance que vous portez ou souhaitez porter à l'égard de notre jeunesse et, à travers elle, de tout être. C'est bien plus que cette fameuse éducabilité universelle. La créativité, authentique, n'est pas l'apanage de l'adulte accompli, elle

peut même apparaître et s'exprimer plus nettement dans notre esprit jeune davantage ouvert au présent. Contrairement au préjugé véhiculé ici ou là par certains de vos pairs, nous, les élèves dits bourgeois des établissements de centre-ville, nous vous avons autant surpris dans ce registre que ceux des catégories socio-professionnelles défavorisées. Nous vous avons tous aidé à franchir les frontières des stéréotypes rassurants et sympathiques. Notre art souffle partout.

Moi, C., dix-huit ans en 2<sup>nde</sup>, avant de rejoindre un lycée autogéré, je suis interpellé par la question que vous posez à la classe : « Est-ce que certains d'entre vous écrivent des textes littéraires pour leur plaisir ? » Oui, je le fais, et je vous réponds, et j'annonce à tous que j'écris, que je dessine aussi, et que je veux devenir écrivain. Voilà. Vous êtes ravi de l'entendre, et tous les projets d'écriture que vous allez organiser en classe et planifier à d'autres échelles, rédactions, ateliers, concours etc., et même votre thèse sur l'Inspiration vont suivre le sillage de cette annonce et le sillon certain qu'elle trace : une classe est un florilège créatif en puissance, qui ne demande qu'à se feuilleter en actes.

Même nos groupes composés de soixante-étudiants de master 2 FLE, venus de tous les horizons, s'épanouissent dans cette activité que vous n'hésitez pas à proposer par moments.

Et nous aussi, le « Harponneur » en tête, qui écrivons avec vous des récits sur le thème de l'évasion pendant notre incarcération en maison d'arrêt.

Écoutez, lisez nos milliers de paroles, publiées ou non, et vous en serez toujours métamorphosé. Cette joie créative, dont les signes danseront à jamais, vous soulève dans les moments de disponibilité ou de déprime, elle vivifie ce que les jours assèchent. Nos livres entiers, nos représentations où les mots sont partagés directement avec le public vous prouvent constamment que nous sommes plus que narrateurs, poètes, orateurs, dramaturges, acteurs : nous pouvons faire naître librement ce que vous n'aviez pas prévu, ce que vous n'osiez imaginer, ce que nous n'avions pas non plus anticipé. Vous avez expérimenté l'invention de l'élève hors des projections pédagogiques. Nos textes vous ont et nous ont tous fait comprendre que ce qui gisait au tréfonds de nous pouvait prendre la forme d'une parole personnelle – et non purement imitée ni empruntée – au sein même du temps de la classe. Et vous avez confirmé ces découvertes en les explicitant au cœur des programmes, quels qu'ils soient, faisant taire ceux qui aimaient opposer la poussière scolaire à l'oxygène créatif des spécialistes issus de la « vraie vie littéraire ». Nous vous avons montré la



voie de pratiques qui méritent de quitter leur statut de cerises sur le gâteau ou d'épanouissement final pour occuper la totalité des cours d'un chapitre, abordant toutes les compétences autour d'un projet original et engageant. Nous vous en avons redemandé et nous vous avons surpris !

Je n'étais pas très douée pour le français mais une fois par semaine je participais à un club de poterie. En vous offrant un masque indien mi-homme mi-éléphant, je vous ai bien montré que j'étais capable de réaliser des œuvres que vous n'auriez pas su confectionner.

C'est aussi vrai des plats que nous vous avons servis dans la salle de restaurant du lycée hôtelier, au début de votre carrière. Tout cela doit trouver une place dans votre enseignement, quelle que soit la discipline exercée. La vocation créative de votre métier, nous l'avons fait vivre en vous à tel point que, chemin faisant, vous vous êtes dit que les professeurs et tous les éducateurs pouvaient aussi la vivre au quotidien. Des dispositifs ont jailli de cette intuition.

Moi aussi, Z., j'ai dépassé vos attentes quand je vous ai proposé, pour interpréter un extrait de *Zadig* figurant sur notre liste de bac, une explication apparemment saugrenue et osée mais finalement cohérente et voltairienne à propos de la réplique lancée par le héros à son maître Sétoc : « j'adore ces chandelles ». Ainsi, nous pourrions aller au-delà de ce que l'esprit du professeur a déjà préparé pour nous ! J'étais un peu espiègle et surtout footballeuse jusque dans ma tenue : vous ne vous attendiez pas à de telles trouvailles de ma part. Nos perles ne sont pas toujours ridicules...

Étudiant en Master 2 littérature, je vous ai posé une question ouvrant tout un pan d'interprétation picturale que vous n'aviez pas soupçonné, autour de certaines représentations de l'invisible dans la peinture du XVIIIe siècle.

En classe prépa, je vous présentais un exposé sous forme d'argumentation, à propos du thème de la parole. La consigne imposait de faire référence aux œuvres du programme. J'ai joué ma prestation pendant plus d'un quart d'heure, sans regarder la moindre note, avec une clarté et une fougue si exceptionnelles que le taiseux que j'étais d'ordinaire vous a ébloui, ainsi que les quarante-quatre autres étudiants. Étais-je le même ? Que s'était-il passé pour que je me produise ainsi devant vous et malgré vous ?

Quelques années plus tôt, en Licence 1 de MCC (Médiation Culturelle et Communication), je vous avais également ému par un discours oral éblouissant, avant de confesser qu'en dehors de la fac j'étais comédien.

Les performances personnelles pouvaient offrir un espace de distinction et de révélation individuelle généralement écrasé par la juxtaposition uniforme des groupes-classes et des salles qui les rangent et compressent. Vous étiez probablement envieux de nos talents mais votre visage exprimait surtout la fierté d'avoir libéré de si talentueuses manifestations.

Vous étiez professeur principal de notre classe de seconde, en banlieue parisienne, terminus nord de ligne de métro, et vous nous aviez fait éclater de rire en nous annonçant que nous allions partir en voyage à ... Paris pendant une semaine, mais en retournant chaque soir dans nos familles ! Les avantages du projet scolaire sans les inconvénients. Eh bien, nous avons tellement pris de responsabilités que nous avons décroché une subvention rondelette à la mairie, organisé nous-mêmes une partie des visites, en relation avec le professeur de chaque discipline chargé de planifier une demi-journée dans la capitale, et contacté la presse pour parler de notre expérience – consignée aussi dans un livret de comptes rendus et textes littéraires illustrés (*Galilée à Paris*). Nous vous avons aussi piégé à deux reprises en caméra cachée dans la gare Montparnasse et à la Cité des Sciences et de l'Industrie de La Villette : désormais, vous n'hésiteriez plus à lancer des projets reposant en grande partie sur l'initiative des élèves, où il ne s'agirait pas de nous faire entrer sérieusement dans des cases déjà entièrement préparées pour nous par d'autres que nous.

Vous vous souvenez de nous ? De notre premier cours de l'année ? Décapant !

Moi, N., à qui vous demandez de lire un paragraphe du règlement intérieur du lycée.

Moi, M., qui rejoins ce collège en 5<sup>ème</sup>.

Je colle mon visage contre le carnet de liaison et annonce en pouffant, entraînant toute la classe dans un rire qui vous agace et malmène l'autorité de ce round d'observation pendant lequel on aime bien vous toiser.

Je bavarde, me retourne, interpelle depuis mon premier rang, même si personne encore ne me connaît et que vous essayez de me faire taire : « Ne crois

pas, M., que ça va se passer comme ça, si tu n'es pas plus sérieuse, attention à toi ! »

J'ouvre un peu ma veste, pour que chacun puisse voir dans ma doublure la rangée de téléphones portables volés. Vous les apercevez aussi.

Je vous regarde dans les yeux et, d'une voix réjouie, ma bouche vous lance : « Allez, Monsieur, vous avez envie de rire, arrêtez de menacer ! »

Vous apprendrez bientôt que je suis atteint d'une maladie dégénérative héréditaire.

Vous apprendrez bientôt que je suis élevée par une famille d'accueil après avoir été enlevée à ma mère, qui recevait encore les visites violentes de mon père à dix kilomètres de là.

Nous avons fait de vous le spectateur d'une mise en scène dont nous étions les héros, dans une pièce bien sombre devenue glorieuse le temps d'un début de cours de début d'année. Notre psychologie hors du commun n'avait d'égale que notre résilience. Grâce à nous, vous avez touché du doigt la plasticité scolaire de vos élèves, une clef pour analyser ensuite bien des situations.

Pour nous permettre de nous approprier les savoirs, vous vous êtes toujours posé beaucoup de questions auxquelles nous avons apporté quelques réponses.

Par exemple, plutôt que de nous présenter le 16<sup>ème</sup> siècle, dans une séance facile à concevoir mais, à coup sûr, prometteuse d'ennui, vous nous avez lancé un défi : sonder ce que la population connaissait de la Renaissance. « Mais, Monsieur, quelles seront les questions de l'enquête ?

- Je ne sais pas. Nous allons les inventer ensemble.

- Oui, mais si les gens donnent des réponses fausses, comment le savoir ?

- Eh bien, vous allez évidemment chercher et trouver les bonnes réponses avant de réaliser le sondage. Vous serez alors capables renseigner les gens et d'augmenter leur culture générale ! »

C'est ainsi que nous sommes devenus plus ou moins incollables et que vous avez eu grâce à nous la confirmation de l'efficacité des moments où les élèves sont responsabilisés, acteurs de leurs apprentissages, parfois autodidactes, en numérique ou pas, dans des situations vécues d'abord comme inconfortables.

Oui, nous vous avons donné le meilleur lorsque vous saviez créer les conditions de notre action.

Nous vous avons déjà expliqué combien l'écriture créative, consigne en tête, stylo contre page blanche, nous avait engagés et avait métamorphosé votre regard sur nous, qui voulions trouver des lecteurs et les toucher.

C'est après avoir écrit un poème sur la nature que j'ai cherché à lire des textes d'écrivains romantiques. Je vous ai prouvé que, là encore, tout est lié. L'étude de la langue ne m'intéressait pas. Pourtant, savoir que mon récit allait être lu sur Internet ou dans un vrai livre, par des gens dont la majorité m'était inconnue, cela m'a comblé d'attention pour la syntaxe et les règles d'orthographe.

Vous avez senti que le fruit ne pouvait pousser que sur la branche reliée à l'arbre enraciné dans la terre arrosée et nourrie. Nous aimons recevoir si nous donnons aussi. Notre faim n'est pas assouvie par des graines jetées aux oiseaux en cage : nous réclamons d'être associés à la préparation du repas.

AVEC ! Nous vous avons appris à vous dépouiller de la fausse facilité d'une posture magistrale qui se contente de transmettre un contenu unique à tous, sans considération du public, l'œil rivé sur les listes des programmes. Alors, vous n'avez pas voulu être comme un père qui, trop souvent, agit pour nous et, même, à notre place. Notre lassitude, puis la vôtre, ont fait le reste.

Le matin, en pensant à nous dans votre voiture, ou en nous voyant en début d'heure, combien de fois avez-vous chamboulé le cours préparé, pour l'adapter, en fonction de nous et de vous, et de ce moment précis qui est unique ? L'enseignement, vous l'avez découvert dans nos réactions comme un échange qui, tout en suivant une trame, un objectif, a besoin d'être adressé à quelqu'un et même improvisé avec lui. Dans cette réciprocité, nous vous enseignons simplement.

Dès le début, nous vous avons invité à vous débarrasser de ces fichues fiches cartonnées qui encombraient vos mains et sur lesquelles était notée la totalité du scénario, minutieusement minutée, avec les questions et les réponses attendues. Ohé, nous sommes là ! Regardez-nous, lâchez prise un peu, soyez avec nous ! Libérez-vous de vous et de votre leçon, suspendez votre cours, vivez avec nous !

Vous avez ressenti cette dépossession comme un sacrifice, qui d'abord vous laissait désespéré comme si vous n'aviez rien préparé et que nous allions nous en rendre compte assez violemment. Ensuite vous avez partagé une culture plus vivante car destinée à nos esprits ici présents et travaillée avec eux. Vous nous êtes

apparu plus épanoui, allant chercher en nous ce que vous ne pensiez pas solliciter auparavant.

En vous, aussi : nous sommes une classe de 1<sup>ère</sup>, le jour de votre inspection de titularisation. Vous nous assommez avec une analyse au cordeau du dénouement d'*En attendant Godot*. Vous en avez soigneusement prémédité le dialogue pédagogique, avec ses rebondissements et sa progression. Sous votre avalanche de questions, nous marquons une pause, de fatigue, mais vous vous acharnez à nous accoucher d'un bébé dont vous connaissez la taille, le poids et la couleur. Autant nous le présenter tout de suite ! Soudain, face à notre silence, vous vous surprenez à prononcer cette parole, adressée par Vladimir à Estragon, que nous avons étudiée la semaine précédente, dans une autre scène : « Voyons, Gogo, il faut me renvoyer la balle de temps en temps ! » Et nous voici joyeux d'incarner les deux personnages de Beckett, de voir que votre cours s'amuse à mimer leur histoire. Nous nous sentons bien d'avoir créé ensemble cet imprévu, qui vous arrache un sourire libérateur reproduit – croyez-vous – sur le visage de l'inspectrice.

Nous existons autrement que comme des joueurs cherchant à résoudre des énigmes. Votre esprit avec nos esprits, nous avançons ensemble. Peu à peu, vous avez pris l'habitude de nous donner beaucoup, mais à partir de ce que nous apportions ou saisissons.

En module de demi-groupe, vous aviez oublié le paquet de photocopies du texte à étudier. Puisque ce passage parlait d'eau, vous avez décidé de disposer les tables en cercle et d'animer librement notre réflexion sur ce thème, qui a réservé à tous de belles découvertes.

Vingt-cinq ans plus tard, vous avez co-fondé un dispositif académique nous invitant à rencontrer des personnes en situation de grande précarité afin de partager la parole et de créer ensemble. Plus qu'une collecte ou un cours de sensibilisation, un réel échange qui élève chacun et peut changer la vie de tous. Nous avons travaillé avec des SDF, des migrants, des mineurs non accompagnés, des Roms, des personnes très âgées, d'autres en situation de handicap... Nous avons traversé des frontières, avec eux et avec vous. Chaque année nous vous faisons découvrir nos audaces. N'ayons pas peur de faire avec, non pas au sens fataliste de l'expression, mais dans sa signification volontairement collaborative.

Ce principe chevillé à votre pratique, vous le conseillez maintenant à tous ceux qui font cours sans nous. Vous leur dites parfois de tenter l'expérience

exceptionnelle d'oublier une préparation ou de décider de ne pas concevoir une séance en amont. Aux professeurs tuteurs, vous suggérez si besoin de ne communiquer à leur stagiaire le support du cours qu'au début de celui-ci, pour provoquer une saine déstabilisation. Pas de hasard ni de fainéantise, mais les semences d'une rencontre véritable avec nous et avec vous.

Nous, les adultes de votre atelier d'écriture, avec notre moyenne d'âge oscillant selon les promotions entre soixante et soixante-dix ans, nous vous avons bien prouvé que votre pédagogie doit absolument intégrer la nôtre. Même si nous écrivons séparément, nous le faisons dans un espace collectif avant d'être invités à lire notre production au groupe pour en recevoir les commentaires bienveillants mais lucides. Nous sommes doués pour nous former les uns les autres, dans le cadre de vos consignes, pour préparer et enrichir l'évaluation individuelle dont nous avons également besoin.

Avec les élèves plus jeunes que vous avez formés, nous souhaitons aussi vous faire comprendre que nous voulons que vous vous engagiez à nos côtés. Animateur, composez-nous un texte ! Professeur, racontez-nous de temps en temps des bribes de votre vie personnelle et vous obtiendrez une écoute parfaite. Lisez-nous un extrait de livre que vous aimez, votre « livre de la semaine », et nous vous suivrons davantage !

En 5<sup>ème</sup>, vous nous avez un jour inventé l'histoire merveilleuse de la brosse magnétique fixée au tableau blanc : elle contenait plusieurs élèves qui s'y étaient trouvés enfermés pour de multiples raisons. Nous éprouvions le même plaisir que vous à découvrir les péripéties de cette aventure improvisée. Vous disiez « je », vous existiez avec nous autrement que comme le personnage du prof. Que chacun, en ce « nous », puisse trouver une place pour dire « je » et « vous » et « tu » !

« Monsieur, j'ai bien réussi dans la vie ! » Je suis venu vous le dire en salle des professeurs, le visage rayonnant, trois ou quatre ans après mon bac. Élève, j'étais agréable, toujours de bonne humeur, membre d'un club de tir à l'arc. Niveau moyen. « Félicitations, S. ! » Je suis venu vous le dire parce que vous et mes autres professeurs, je ne pense pas que vous ayez pu parier sur mes succès professionnels. J'étais médiocre et maintenant j'ai des responsabilités et un bon salaire.

L'orientation est une affaire trop sérieuse pour être confiée à des amateurs pétris de certitudes et de prévisions. Soyez humble : « Autre est le semeur, autre le moissonneur. »

Autre le récepteur...

J'ai participé à votre cours consacré à la Pléiade, j'ai révisé le contrôle, que je pense avoir réussi. Avant de rendre les copies, vous nous donnez la correction et je me reconnais, discrètement, dans les confusions qui déclenchent l'hilarité générale : « Ronsard faisait partie du groupe des Carpettes Diem. Il était souvent sonné. » Moi qui ai écrit que « Voltaire est un écrivain des années-lumière », je ne me moque pas.

Nous n'enregistrons pas votre enseignement, nous l'interprétons. Vous y penserez souvent, avant de sourire, mais sans vous en priver, quand deux de vos collègues recopiaient en rouge nos perles et les affichaient allègrement en salle des professeurs. Nous vous avons seulement appris que le message pouvait subir des transformations et que vous deviez régulièrement nous aider à savoir s'il était arrivé à destination sans trop de dommage.

Les erreurs d'interprétation sont aussi fréquentes dans l'autre sens.

J'étais moi aussi une adolescente rebelle, ingérable, passant ses heures à vous provoquer par des paroles et des gestes, devenant le centre insupportable de la séance : une crise incessante, un conflit larvé qui vous tenait en alerte rouge pendant le cours et pourrissait la perspective du suivant. Jeune professeur, vous décidez de convoquer ma mère, qui vit seule avec moi. Vous avez été marqué à vie par cet entretien où, à votre question sur les raisons inexplicables de mon attitude, je répons dans un cri accompagné de larmes que je vous adore et que je cherche par tous les moyens à attirer votre attention ! Une petite révolution chamboule votre jeune cervelle cartésienne, vous faisant prendre conscience que la psyché est bien plus complexe que votre psychologie. Il vous faudra du temps pour digérer cette leçon avec clairvoyance, acceptant de retourner la pièce pour en observer l'autre face : école de patience et de lucidité.

Nous vous avons appris l'humilité devant les échecs de votre enseignement, malgré toutes les stratégies mises en œuvre et qui, parfois, s'avéraient inutiles. Si

nos résistances vous ont aguéri et amélioré, nos échecs vous ont seulement, et c'est beaucoup, convaincu de vos limites.

Avec mon prénom d'origine américaine, moi qui viens de Paname, je n'ai qu'une idée en tête : les compétitions de kitesurf. Mon projet professionnel ? Monitrice de kitesurf. Votre cours ne m'intéresse pas, vous aurez beau me punir ou m'amadouer, rien à faire ! Nous ne sommes pas du même monde et je ne veux pas perdre mon énergie ailleurs que dans le kitesurf.

Moi, G., c'est le rugby, et même vos allusions à ce sport, que vous connaissez bien, n'ont aucun effet sur mon attitude désinvolte toujours plus inspirée par la troisième mi-temps.

Vous n'avez pas pu m'inciter à lire *Le Meilleur des mondes* d'A. Huxley, moi le lycéen barbu attaché à répandre l'Islam dans la cour de récréation et à l'extérieur de l'établissement. Beaucoup me respectent comme leur futur imam et il y a trop d'allusions sexuelles à la procréation dans les premières pages du roman. Je ne veux pas lire ces impuretés. Cela m'est complètement égal que vous m'expliquiez qu'il s'agit d'une contre-utopie. Et lorsque vous demandez aux volontaires de notre classe de 1<sup>ère</sup> de venir au tableau exposer leur conception du bonheur, j'attends que les autres soient passés pour prendre place et conclure en dépassant leurs discours par un prêche sur la bonne vie selon Allah...

Moi, M., malgré nos entretiens hebdomadaires censés vous permettre de me transformer en élève assidue et sérieuse, j'accumule remarques et heures de colle avant d'être définitivement exclue du collège. Vous apprendrez deux ans plus tard que j'ai eu mon premier bébé.

Échec pour moi, aussi. « Je préférerais que tu deviennes un obsédé textuel ! » Oui, échec, monsieur, ce n'est pas si simple de repartir de zéro quand on est en lycée et que l'on s'est déjà enlisé dans des perversités connues de tous. Vous n'êtes pas tout-puissant, et si vous l'étiez, je vous affronterais !

Nous sommes en grand retard scolaire pour des raisons sociales, culturelles, intellectuelles, psychologiques. Vous dites de nous que nous avons des « besoins spécifiques ». Tous les efforts que vous faites compensent et réduisent un peu nos déficits mais pas suffisamment pour nous permettre de rattraper les élèves « ordinaires ». Il vous faudra être bien plus observateur et compétent pour obtenir de meilleurs résultats.



Vous m'avez inscrit avec d'autres dans le « GR » du collège. Ce « Groupe de Remobilisation », décroché de notre emploi du temps habituel, nous permet de travailler des projets en groupe, d'utiliser individuellement l'ordinateur et d'être mieux suivis par quelques professeurs motivés. Je suis le clown de service, hyperactif, qui s'est cassé la cheville dans la cour de récréation. La semaine suivante, je tombe en arrière et casse mon fauteuil roulant en faisant des acrobaties devant un attroupement enchanté. Un autre jour, en tête à tête, je vous confesse que j'étais absent la semaine précédente « parce que ma mère a un cancer, est à l'hôpital et ... va bientôt mourir. » Votre mine décomposée suffit à me réjouir. « Non, j'déconne, j'ai pas eu envie d'aller au collège, c'est tout. »

Allez, Monsieur, courage : peut mieux faire. Vous comprenez là les murs du métier qui peuvent désespérer tant d'enseignants et les enfoncer sous la terre au lieu de les élever.

Nous sommes deux de vos meilleurs élèves, qui passent l'un le bac et l'autre un concours d'ingénieur. Les notes sont terriblement décevantes en français, quand d'autres, beaucoup moins doués ou travailleurs, ont injustement réalisé des performances inespérées.

Vous vous souvenez de moi, B. : vous m'aviez souvent mis en garde contre ma graphie illisible, mais de là à avoir 05/20 à l'écrit ! Je n'ose vous parler l'année suivante, par honte de vous partager cette humiliation. Nous nous reverrons vingt ans plus tard, dans le hall d'un théâtre parisien, réunis par le hasard et le goût du spectacle : je suis devenu comédien et je dirige une troupe. Nous ne reparlons pas de ce satané bac. Du cran : vous ne pouviez pas faire autrement que d'accepter l'injustice et les souffrances causées à vos élèves ainsi qu'à votre ego.

On vous a demandé, parent d'élève de CE2, qui plus est enseignant, d'animer dans l'école primaire en question une séance à effectif réduit, le vendredi, en dernière heure de l'après-midi. Nous sommes bien épuisés et excités, mais quelqu'un vous a conseillé une technique réputée infaillible : le bâton de parole, que l'enfant doit tenir pour avoir l'autorisation de s'exprimer. Vous avez l'air satisfait de ce principe, jusqu'à ce que je ne veuille plus lâcher l'objet et que je me mette à frapper mes petits camarades qui veulent me l'arracher des mains en poussant de grands cris de révolte et de joie. Vos croyances pédagogiques en prennent un coup...

Vous apprenez la souplesse mais aussi la confiance : j'y vais de mon barrissement adolescent quand vous avez le dos tourné ; je m'amuse beaucoup à faire enrager le prof qui a juste l'âge de mon grand frère. Vous allez rentrer chez vous dépité et votre esprit sera toute la soirée occupé à redouter le lendemain et les retrouvailles avec ma classe de 3<sup>ème</sup>. La séance, en réalité, sera excellente et mon humeur, j'ignore pourquoi, m'incitera à participer positivement. Vous vous servirez souvent de cette anecdote pour ne pas sombrer dans le fatalisme et pour convaincre des professeurs stagiaires de la réversibilité de toute situation de classe.

Vous avez beaucoup appris de nos réactions lorsque nous devenons un sujet d'expérimentation pour nos professeurs obéissant soit à des principes soit aux marottes supposées de leurs inspecteurs.

Nous avons été placés en îlots puisqu'il faut être actif et collaboratif. Vous nous observez, vous nous écoutez bavarder tranquillement et trainer à réaliser des tâches simples que chacun de nous aurait réussies seul beaucoup plus rapidement. À la fin du cours, vous vous demandez ce que nous avons acquis de nouveau... Ailleurs, nos groupes créent, stimulent, fécondent, reçoivent de notre professeur, s'approprient... Attention à la superficialité des dispositifs qui suivent pourtant de louables intentions.

Vous remarquez mieux, maintenant que vous êtes en fond de classe, notre fatigue de sacrifiés sur l'autel de la participation. On nous impose, en cinquante-cinq minutes de cours, de répondre à près de cent questions... Pitié ! Nous voulons réfléchir sereinement. Avouez cependant que le prof que vous étiez ne dédaignait pas toujours de conduire ainsi ses classes.

À l'inverse, notre attention silencieuse pendant tel de vos exposés solitaires, que ce soit en collège, lycée, CPGE ou université, vous a guéri des critiques agressives lancées contre la pratique du cours magistral. En prépa, nous étions plus actifs dans la prise de notes que dans le cours dialogué. On juge l'arbre à ses fruits ...

Tu nous as appris à lire en t'inspirant librement d'une méthode très simple. Avec tout ce que tu entends à présent sur la didactique de la lecture et la complexité de ses rouages, jamais tu n'aurais osé te lancer dans cette expérience paternelle, que tu penses pourtant ne pas avoir si mal menée, nous confirmons. Tes enfants t'ont, les premiers, donné ce recul.

Vous avez appris de nous, plus que des ouvrages pédagogiques, dont les meilleurs sont nés d'une confrontation avec la réalité multiple et se montrent modestes dans leurs conclusions. Le principe absolu respecte la diversité des situations.

Je vous ai demandé, en BTS, d'accepter que je ne suive pas votre méthode de synthèse de documents, pourtant très rigoureuse, mais pas adaptée à mon cerveau moins analytique.

Au Centre d'Accueil et d'Orientation pour demandeurs d'asile, vous avez encore davantage intégré la nécessité de différencier l'apprentissage du français selon nos profils si divers, même si, autre leçon, vous avez vécu la grande difficulté de l'application de cet impératif.

Nous vous avons poussé à nous observer en vérité : à nous regarder, à nous voir, à nous écouter. Nos visages et nos paroles ont forgé des intuitions qui, bien des années plus tard, ont reçu théorie et jargon, tout en leur résistant encore. Notre relation éducative dépasse souvent les discours tenus à son égard.

Votre métier vous occupe intensément et les déplacements limitent votre disponibilité. C'est pourtant vous qui, ce mercredi, devez animer notre atelier d'écriture mensuel. Épuisé et pétri d'une joyeuse anxiété, vous posez sur notre grande table de travail une poignée de cerises burlat, magnifiquement rutilantes et certainement goûteuses : « Aujourd'hui, je vous ai ramené des cerises. Ce sera le thème de l'atelier, votre unique consigne. Pas de textes littéraires préalables ni d'étapes successives. Prenez et écrivez ! » Ce sera l'un de nos meilleurs souvenirs, dans la jubilation de nos dégustations créatrices.

S'autoriser à reconquérir la simplicité, sans simplisme, avec ambition !

Non, ce n'est pas nous qui avons déterminé votre vocation, mais c'est grâce à nous tous que, chaque jour, vous êtes devenu professeur.

Aux premiers jours de septembre, pour votre première fois, nous pénétrons dans votre salle. Vous êtes concentré et angoissé, vous venez de casser la fermeture de votre cartable, et il vous a fallu porter ce poids sous le bras en longeant notre file jusqu'à la porte. Nous voici devant vous, vous nous faites asseoir, nous nous asseyons, vous savez certainement que cet instant confus sera gravé dans votre mémoire ; nous l'ignorons, nous vous voyons jeune et pas très assuré. Vous commencez à faire l'appel. Pour mieux nous repérer, on vous a conseillé de nous

disposer sur les chaises par ordre alphabétique et, de A à Z, nous répondons « Oui, ouais, présent, là... » et vous vous demandez comment réagir à ces synonymes désordonnés. Ça y est, avec nous, vous êtes devenu enseignant, la métamorphose de l'étudiant-lauréat vient de s'opérer devant un jury de trente adolescents encore disciplinés. Nous vous avons engendré par notre seule présence, comme la naissance de leur premier enfant crée les parents. Vous vous pensiez incapable de vous adresser à un public, encore moins de l'intéresser !

Pendant cette année de stage, vous vous êtes souvent dit que cela était devenu possible. Nous vous avons écouté, oui, nous vous avons donné confiance et fait découvrir ou émerger des talents ignorés. Depuis, vous êtes plein d'espérance à propos des possibilités de changement et des capacités d'adaptation de tout être humain : votre parcours, toujours déplacé, en est la preuve. Nous bénéficierons aussi de ce regard entrouvert que nous avons forgé en vous. Vous avez alors détecté en nous des compétences dont nous nous sentions dépourvus.

Comme vous ! Les situations d'enseignement vous ont révélé, vous qui êtes au quotidien si peu professeur avec votre entourage, vous à qui la parole écrite et individuelle demande infiniment moins d'efforts. Cette conversion ne cesse de vous étonner.

Déjà, à vingt-deux ans, vous ne vous sentiez pas légitime pour intervenir dans notre amphithéâtre bondé de militaires en tenue préparant un concours d'officiers.

Vous aviez, l'année suivante, demandé à notre proviseur de renoncer à vous attribuer des classes de BTS : vous aviez peur de ne pas être à notre hauteur. Eh bien, nous vous avons élevé !

Et en CPGE, nous vous avons fait beaucoup travailler pour hausser votre niveau de connaissances et aborder cette nouvelle expérience avec une réserve de sérénité.

Partout, tout le temps, encore aujourd'hui, lorsque vous envisagez un moment de cours et de formation, nous sommes tous là, présents en vous, avec nos exigences, nos méfiances, nos critiques prêtes à jaillir, notre fantôme qui vous rappelle que vous devez convaincre, justifier votre mission, et qui vous enjoint de conquérir une authentique autorité, fondée sur le savoir et le travail tout autant que sur le don du sens et l'affection du regard.

G. et G. : lycéens d'origine italienne, nous avons deux personnalités très différentes, nonchalante pour l'un, enjouée pour l'autre, mais nous partageons une véritable humanité et, dans nos échanges avec vous, nous savions vous faire sentir cette profonde gentillesse qui traverse les statuts et les générations pour tisser les personnes et façonner, ensemble, une communauté éducative digne de ce nom.

Souvenez-vous de moi, M., collégien déstructuré mais si attachant à vos yeux, même quand je me montrais insupportable avec tous. Je vous avais invité à participer à une fête familiale où tout devenait plus naturel et facile.

Comme tous vos collègues, vous avez conservé dans des boîtes tous nos petits mots de fin d'année, qui vous portent et soutiennent encore.

Nous vous peuplerons toujours. »

\*

C'est à mon tour de vous remercier, ainsi que tous ceux dont je ne me souviens plus. Si la majorité de vos fleurs demeurent inaccessibles à mes efforts de mémorisation, j'ai pu en retrouver de nombreux pollens grâce auxquels fut lentement conçu le miel qui nourrit. Je veux porter vos paroles dans la communauté humaine en des temps où, une fois de plus, elle se lézarde et se fragmente.

Puissent-elles contribuer encore à ma formation et conserver leur demeure dans mes missions actuelles d'inspecteur !

Puissent-elles donner confiance et foi aux professeurs de tous visages et de toutes contrées qui feront d'autant mieux grandir leurs élèves qu'ils auront cultivé les enseignements quotidiens que vous avez ensemencés !

Et que subsiste et pousse, par-delà des vicissitudes bien réelles, notre espérance éducative...